

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

On rentre, on est rentré.

La déclaration ministérielle que nous apporte l'aile du télégraphe, n'a rien qui puisse exciter l'enthousiasme ni les diatribes. Elle ressemble, cette déclaration, à la plupart de celles que nous avons entendues déjà, et l'honorable M. Duclerc n'a pas eu besoin de grands efforts pour la rédiger.

Il lui suffisait de calquer sa compositions sur les compositions de ses innombrables prédécesseurs, — et nous avons vu revenir nos vieilles connaissances de l'ordre au dedans et de la dignité au dehors, le tout accompagné de quelques éloges complaisants sur la façon dont le ministère a compris et rempli sa mission pendant les vacances.

Ce sont là des clichés naturels et obligés dont on ne doit ni s'étonner ni même sourire, parce qu'il est absolument impossible à un ministre de s'exprimer autrement. Il est clair qu'un chef de cabinet ne peut pas venir déclarer qu'il laissera abaisser la France, qu'il supportera le désordre et qu'il se sent incapable, lui et ses collègues, de gouverner convenablement.

M. Clémenceau, M. Henri Maret ou Clovis Hugues seraient présidents du conseil, que nous les entendrions parler de dignité extérieure et de sécurité intérieure, à moins qu'ils ne se résignassent à être, dès le premier jour, ensevelis sous des pommes cuites.

Donc la déclaration ministérielle est correcte dans son ensemble. Les deux points principaux qui s'en dégagent sont la nécessité de pourvoir à la sécurité publique menacée par les anarchistes et les malfaiteurs d'habitude, et de voir se constituer une majorité gouvernementale qui permette à un ministère de vivre autrement que sur une pointe d'aiguille.

Nous approuvons sans réserve ce double desideratum, à la condition que le ministère nous donne lui-même l'exemple de la vigilance, de la fermeté et de la concorde.

Quant aux grandes réformes dont les radicaux remarquent l'absence dans le programme ministériel, — telles que la Révision de la Constitution, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression du budget des cultes ou l'élection des Magistrats, — nous avouons humblement que le moment ne nous semble guère choisi pour agiter ces problèmes sur lesquels il n'y a pas cinquante membres d'accord dans la Chambre.

M. Clémenceau et ses amis, indignés de ces oublis, mènent grand bruit de l'interpellation qu'ils vont adresser au ministère pour l'obliger à s'expliquer touchant ces divers points.

Tant mieux pour le ministère, et que l'extrême gauche se hâte de donner suite à ses terribles projets.

Une interpellation de l'extrême-gauche, ce serait du nanan !

Voyez vous M. Barodet réclamant la Révision de la Constitution et M. Clémenceau plaidant pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat, pendant que les anarchistes hurlent dans les réunions publiques et que les malfaiteurs nous assassinent librement au coin des rues ?

Quel triomphe facile pour M. Duclerc ! Jamais il ne trouverait de majorité plus compacte et plus solide que celle que lui fourniraient nos grands hommes d'Etat du cirque Fernando et de la salle Graffart.

L'opinion publique est absolument lasse, en effet, des déclamations oiseuses de tous ces charlatans de l'intransigeance qui ne savent être audacieux et insolents à la tribune, que pour se montrer plus timides et plus couards devant les casquettes à trois ponts.

Il est possible que M. Duclerc et ses collègues ne soient pas des ministres

parfaits et l'on peut avoir un autre idéal, mais nous les préférons toujours aux enragés qui, en fait de théorie sociale, ne savent vous demander que la bourse ou la vie.

JACQUES BARBIER.

MENUE MONNAIE

Si notre magistrature n'est pas réformée, ce ne sera pas la faute des confectionneurs de projets.

Après M. Devès succédant à vingt autres, voici M. Lepère qui entre en danse.

Qui s'en serait douté ? Personne assurément.

Tout le monde croyait le brave bourguignon Lepère absorbé par le culottage de sa pipe, couleur d'ébène. Eh bien pas du tout, M. Lepère utilisait les loisirs de ses vacances à rédiger un cent cinquantième projet de réforme de la magistrature.

Projet orthodoxe, celui-là, et conforme aux dernières résolutions de la Chambre, puisque M. Lepère adopte le grand principe de l'élection des magistrats.

Il s'est même donné un mal énorme, cet excellent Lepère, pour mettre sur pied un système électif à peu près présentable.

Suffrage à deux degrés, conditions d'éligibilité, c'est merveilleux. Seulement, quand il s'agira de nommer le moindre juge de paix, ou le plus petit substitut, il faudra au tant de tralala que pour un sénateur.

Et encore n'est-ce là qu'un des moindres inconvénients de ces nouvelles luttes électorales, où notre pauvre Justice que l'on dit boiteuse deviendrait tout à fait cul-de-jatte.

Du reste pourquoi discuter sérieusement ? Le système électif sur lequel nous aurons à revenir très probablement, est un véritable enfantillage qui ne saurait être admis par aucun réformateur à peu près équilibré.

Quant au digne Lepère qui a cru devoir se conformer religieusement aux vœux de la majorité, est-il nécessaire de lui apprendre que cette majorité se composait, pour notable partie, de députés bonapartistes et monarchistes qui, en votant avec l'extrême-gauche l'élection des magistrats, n'avaient d'autre but que d'enterrer la réforme.

On n'a donc pas encore compris cela dans l'Yonne !

échauffements parlementaires et contre les bagarres électorales.

Ainsi il n'est rien d'anti-hygiénique comme de recevoir des renforcements dans les côtes ou d's coups de poing sur le nez. (Voir le cirque Fernando et la salle Graffart).

4° Existence générale tranquille et régulière. Refuser autant que possible les fonctions de ministre, à cause des culbutes.

De la Nourriture

L'alimentation étant une des principales fonctions de notre organisme, on ne saurait y apporter trop de soins.

Chacun sait qu'il faut, pour bien vivre et vivre longtemps, un régime à la fois tonique et rafraichissant.

Viandes roties, œufs, légumes, laitages... pas trop de piments, de vinaigre, ni de hauts goûts.

Les truffes, même celles du Périgord, doivent être mangées avec modération. Rappelez-vous l'exemple d'Oscar de Fourtou dont le tempérament trop échauffé ne put résister à trois mois d'Ordre moral.

Les viandes blanches sont rafraichissantes, mais elles demandent à être relevées de quelques rosbifs, surtout quand il s'agit de tempéraments anémiques. Ainsi le comte de Chambord qui, par convictions et par tradition, doit être voué aux viandes blanches,

M. Clémenceau se demandait, l'autre jour, au cirque Fernando, avec une candeur charmante d'où pouvaient bien venir les explosions de dynamite et les tentatives de destructions sauvage.

Sont-ce les bourgeois ? sont-ce les anarchistes, sont-ce les cléricaux ?

Ni les uns ni les autres... et le député de Montmartre en arrivait, dans son innocence, à cette conclusion étonnante : Les bombes partent toutes seules !

La dernière réunion de la Boule-Noire a dû éclaircir les doutes de M. Clémenceau et mettre fin à ses perplexités.

Les bons compagnons anarchistes y ont revendiqué hautement la responsabilité des actes des frères et amis de Montceau-les-Mines, en nous promettant mieux encore.

Est-ce assez clair ? Cela est tellement clair que nous ne nous expliquons pas que devant des apologies aussi cyniques et des déclamations aussi effrontées, le gouvernement hésite à faire empoigner tous ces misérables provocateurs à l'incendie et au crime.

On bouche les soupirails de la Banque de France, de la gendarmerie, et de tous les monuments susceptibles de servir d'expérience aux Peaux Rouges de la Révolution sociale ; le ministère prescrit des mesures rigoureuses pour la fabrication et le transport de la dynamite, — mais commencez donc s'il vous plaît, par mettre un baillon à tous les précheurs d'explosion et d'assassinat ; au lieu de donner des escortes de gendarmes aux caisses de dynamite, infligez-les aux dynamiteurs !

Autrement, votre énergie mal employée et gaspillée sottement n'aura d'autre résultat que de vous faire bafouer par les anarchistes qui en arriveront à vous coller leur placards dans le dos.

Notre compatriote Barodet qui ne jouissait parmi nous, que d'une notoriété restreinte est en voie de passer à la postérité parisienne.

Dans une réunion récente où l'on faisait l'élection d'un conseiller municipal autonome répondant au nom de Michalin, — M. Barodet s'est presque vu porter en triomphe par ses auditeurs enflammés.

Mieux que cela, M. le député de Lanessan peu prolifique d'éloges ordinairement, s'est livré à un toast dithyrambique où il célébrait sur le mode lyrique la gloire immense de M. Barodet :

en est-il réduit à l'impuissance que vous savez.

Il ne sera jamais roi de France parce qu'il mange trop de veau.

La volaille n'est point à dédaigner, à condition que l'on n'en abuse pas, comme de toute chose. On dev a se méfier du canard, même aux navets. Il est souvent indigeste. Les journalistes en absorbent beaucoup, aussi ont-ils généralement mauvais estomac.

Quant aux légumes, il importe de les varier et de passer alternativement de l'épinard aux cardons et de la chicorée aux haricots... Un député ou un sénateur qui se nourrirait exclusivement de carottes, finirait par attraper une gastralgie qui l'obligerait à résigner son mandat pour aller se faire soigner dans sa famille.

Parmi les choses contraires à toute alimentation hygiénique nous interdisons formellement :

— De se manger le nez, entre collègues ;
— De se manger les poings de colère ou de rage ;
— De dévorer sa honte.
— De manger ses mots...

Tout cela est horriblement indigeste et anti nutritif. Un orateur réduit à manger ses mots périra nécessairement d'inanition. Disons enfin qu'il ne faut pas trop manger de ministres, — même en variant les sauces.

Feuilleton de la RENAISSANCE

Conseils d'Hygiène

Au moment de la rentrée des chambres, et de l'entrée de la saison hivernale, nous pensons être aussi utile qu'agréable à nos hommes politiques, députés, sénateurs, ministres et même ambassadeurs, en leur donnant quelques conseils d'hygiène pratique, mûris par une longue expérience.

Principes Généraux.

La santé de l'homme en général et de l'homme politique en particulier, réside dans l'équilibre harmonieux de tout son organisme.

La première condition, pour se bien porter, exige que les nerfs, la lymphe et le sang fassent bon ménage ensemble et qu'aucun de ces éléments vitaux n'entende imposer sa supériorité ou sa prédominance à l'autre.

Ce résultat s'obtient avec une existence calme, régulière et pondérée, exempte d'excès de tout genre.

Aussi posons-nous en principe ces maximes fondamentales que nous numérotons pour qu'elles se gravent plus facilement dans toutes les mémoires.

1° Se lever tous les jours à une heure raisonnable, soit entre sept et huit heures du matin. Le sommeil de la journée obscurcit le cerveau, épaissit les facultés intellectuelles, fait trouver pénible le moindre travail. — Un député qui se lève à midi est incapable de rien faire de bon, et c'est à peine s'il peut arriver exactement à l'ouverture de la séance.

2° Ne pas se coucher trop tard. Une connexité étroite lie ce second principe au premier. Il est clair que tel qui s'est couché à deux heures du matin ne saurait être éveillé et dispos à la piquette du jour. Le noctambulisme est, du reste, fatal à toute existence régulière et disons-le à toute longévité. Il excite, il agite il use, et de nombreuses expériences ont depuis longtemps prouvé que tous les centenaires se couchent tôt. Ainsi Mathusalem ne veillait jamais au-delà de dix heures du soir, même pour aller à l'Opéra.

Nous ne parlons pas des entraînements de tout genre qui peuvent être les conséquences du noctambulisme, mais ceci trouvera sa place dans le chapitre des excès.

3° Eviter toute surexcitation du cerveau et de l'estomac ; se tenir en garde contre les

Je bois à Barodet inventeur de l'instruction gratuite, obligatoire et laïque ;

Je bois à Barodet inventeur de la révision constitutionnelle !

Je bois à Barodet inventeur des cahiers électoraux etc. etc.

Qui se serait douté que M. Barodet eût inventé tant de choses ? — Et dire que Lyon ne s'est pas aperçu qu'il possédait un aussi grand homme et qu'il se l'est laissé enlever par Paris, onzième arrondissement !

Il est vrai que Lyon a essayé de prendre sa revanche, en dérobant à Paris le citoyen Bonnet Duverdiér et son « aimable épouse » mais tout compte fait, Barodet valait mieux et nous sommes volés.

**

La grève des ébénistes qui a failli prendre des proportions inquiétantes semble entrer dans une voie plus calme.

Espérons que l'on s'entendra entre ouvriers et patrons, aussi bien dans l'intérêt de ceux-ci que dans l'intérêt de ceux-là, — de ceux-là encore plus que de ceux-ci.

Il est constaté par de trop nombreuses expériences que si les grèves sont souvent gênantes et ruineuses pour les patrons, elles sont absolument désastreuses pour les ouvriers.

Les exemples de Bessèges, de Roanne et d'ailleurs sont là pour le prouver. Pendant qu'on ne travaille pas, que les ateliers sont vides, que les ouvriers chôment et vont entendre les déclamations pompeuses d'un Fournière ou d'un Borlat quelconque, la production émigre, la concurrence étrangère s'implante, et une grève forcée, celle-là, la grève des consommateurs s'impose aux patrons comme aux ouvriers.

Déjà l'Allemagne économe et besogneuse qui vit de cho croute et de saucisses aux pois, nous inonde de ses produits de tout genre, fabriqués dans des conditions de bon marché exceptionnel et cette nouvelle invasion sera beaucoup plus dangereuse que l'autre. Que les ouvriers Français en général et Parisiens en particulier, y prennent garde et modèrent leur prétentions, en tenant compte de ces faits économiques contre lesquels ne sauraient prévaloir ni déclamations ni phrases.

Leur intérêt bien entendu exige que la grève prenne fin au plus vite, et que l'on puisse entonner en chœur le refrain du *Petit Ébéniste*.

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

LES CRUCIFIX

Vous vous imaginiez que c'était une affaire finie, enterrée, réglée et qu'il n'en était plus question. Grave erreur ! La loi nouvelle rend l'école neutre et laïque, on n'y professe plus d'enseignement religieux, c'est vrai, mais reste la question du crucifix.

L'enlèvera-t-on, ne l'enlèvera-t-on pas ? Et M. Duvaux, de prendre sa bonne plume des grandes occasions et de lancer à ce sujet une longue circulaire pour prescrire... de l'enlever ou de le laisser, selon les circonstances.

En quoi nous ne pouvons que l'approuver. Rien n'est absolu ici-bas, vérité en de ça erreur au-delà, il ne faut froisser personne, — ce trio de proverbes constitue aussi bien la sagesse d'un ministre de l'instruction publique que celle des nations. Mais il nous semble qu'on a oublié le plus important de tous : ne réveillons pas le chat qui dort.

De l'Exercice

Hippocrate a dit en mourant : Je lègue à l'humanité trois grands remèdes : l'eau, l'hygiène et l'exercice.

Nous venons de traiter de l'hygiène, nous parlerons de l'eau tout à l'heure, occupons nous de l'exercice.

L'exercice doit réunir deux qualités essentielles : mûrir et fortifier.

Les marches fréquentes, la chasse, la gymnastique l'escrime, tout cela est excellent, à la condition de choisir l'heure et le lieu.

Avons-nous besoin de dire qu'il faut se garder absolument, par exemple, de faire de la gymnastique à la tribune ?

Vous savez dans quel état se trouve l'infortuné sénateur de Gavarde, par suite de cette manie désagréable qui confine à l'aliénation mentale.

Pourquoi donc revenir sur cette question ? Pourquoi recommencer les polémiques, les batailles et exciter les criaileries de la réaction et de l'opposition intransigeante ?

Cette excellente circulaire va d'abord avoir le tort de ce monsieur qui ne pouvait contenir tout le monde et son père. Elle est trop opportuniste pour trouver grâce devant les purités intransigeantes, elle est trop obligatoire et laïque pour être acceptée des cléricaux, et en somme elle remet tout en question.

Au lieu que l'on procède tranquillement à ce qui avait beaucoup fait crier mais était accepté à cette heure ou tout au moins assez placidement subi, au lieu qu'on élevait le crucifix pendant les vacances, sans scandale, sans bruit, sans provocation, voilà que la nouvelle circulaire recommande aux préfets d'agir selon l'esprit de leur population ; de ne froisser personne et de décrocher les crucifix à l'est pendant qu'on ne les décroche pas à l'ouest. Et inévitablement, voilà le parti cléric al tout invité à faire connaître l'esprit de la population en recommençant une campagne virulente contre l'enseignement obligatoire : belle aubaine !

Et puis pourquoi donner de l'importance à des choses qui n'en n'ont plus à cette heure ?

Il n'y a plus d'enseignement religieux à l'école française. Qu'importe, dès lors, qu'un crucifix de plus ou de moins soit suspendu au mur ? Génial ! Il beaucoup les libres-penseurs ? Non certainement, puisqu'à leurs yeux cette image ne signifie pas plus qu'une table ou un bureau. Ou bien le maintien de cet emblème muerait-elle les cléricaux à envoyer leurs enfants à l'école, où on ne leur apprendra plus le catéchisme et les aventures de Jonas dans sa baleine ? nous ne le supposons pas.

Alors qu'on nous laisse en paix et qu'on ne vienne pas, sous prétexte de conciliation, remuer la cendre à peine refroidie pour attiser une querelle mal apaisée.

D'ailleurs, les préfets qui sont maintenant obligés de fêter le poulx à l'opinion publique, ont un moyen bien simple de se tirer d'affaire. Que les maires de chaque commune fassent voter par les parents des enfants fréquentant leur école municipale, ce qu'ils désirent faire du crucifix. La majorité, comme de juste, imposera sa volonté à la minorité, et tout sera dit.

Mais qu'on ne laisse pas encore s'éterniser cette querelle dans la presse et dans l'opinion publique. Nous avons à nous préoccuper de choses plus importantes.

PLATITUDE

Il est toujours intéressant de suivre les comptes-rendus de mandats des députés intransigeants devant leurs électeurs non moins intransigeants.

La semaine dernière, nous constatons l'aveu mélancolique et navrant de M. Clémenceau : Quelqu'un m'a mis le poing sous le nez !

M. Henri Maret n'a pas eu à subir des manifestations aussi désagréables. Personne ne lui a mis le poing sous le nez, et en dépit de quelques interruptions peu flatteuses, le collègue de M. Clémenceau a pu arriver au bout de son discours et trouver grâce devant son auditoire, — mais à quel prix ?

Au prix hélas ! des flagorneries les plus

Eviter également les sauts de tremplin et les sauts de carpe en dehors du sable du gymnase. On peut très bien se casser le nez ou se briser les côtes sur un terrain mal préparé, fut-ce un terrain politique.

Tous les genres de chasse ne sont pas favorables à la santé. S'il faut bon courir le lièvre ou la perdrix à travers champs et en plein air, la chasse aux places est, en revanche, un déplorable exercice.

Poser dans les antichambres, poursuivre tel ou tel ministre, à travers des couloirs, étouffer au milieu des cohues des liciteurs, ou se geler dans des courants d'air, — il est rare que le tempérament le plus robuste sorte sain et sauf de cette curée.

On y attrape, dans tous les cas, des rhumatismes aux genoux et des courbatures incurables.

De l'Eau

L'eau s'emploie sous diverses formes et pour divers usages. Comme boisson, comme bains, comme douches.

Nous n'hésitons pas à conseiller les uns et les autres.

Sous prétexte que tous les méchants sont buveurs d'eau, il serait imprudent de s'en servir complètement, car on risque de devenir, trop bon garçon.

Bornons nous à citer l'exemple de cet excellent baron de Lorgeril, qui ne sait rien

basses, des genuflexions les plus profondes et de l'attitude la plus humiliante.

Lisez cet exorde, nous ne dirons pas insinuant, mais avilissant :

Citoyens, a dit M. Maret, je viens vous demander de m'indiquer la voie dans laquelle vous voulez que votre représentant s'engage, pendant l'année politique qui commence.

Vous devez surtout aujourd'hui, conseiller votre député, le mettre sur la voie (bis) lui donner vos ordres, vous le peuple souverain.

Vous mandants, vous ordonnez, le mandataire n'a qu'à obéir. Il n'est plus lui-même, il est vous !

Après une semblable déclaration qui n'est pas la profession de foi d'un député, mais celle d'un domestique, après une soumission aussi humble, un aplatissement aussi complet, il eût fallu des électeurs spécialement barbares et féroces pour ne pas prendre en pitié un représentant aussi docile.

Comment abattre un homme qui se couche à plat ventre ?

Voilà donc où ils en sont, nos farouches radicaux ! Voilà à quelle humiliation il leur faut descendre, pour conserver la confiance ou plutôt la miséricorde de leurs électeurs !

M. Clémenceau se rebiffait par moment, on lui a donné du poing dans la figure.

M. Maret humble, soumis, obéissant, prêt à tout faire, ne pouvait inspirer qu'une sorte de commisération dédaigneuse.

Oh oui commisération ! car s'il est un spectacle piteux, n'est-ce pas celui de cet homme de talent, de ce brillant écrivain, se courbant, s'aplatissant, s'écrasant devant une réunion de citoyens dont pas un n'avait la vingtième partie de sa valeur !

Qu'est-ce donc que ce vent d'abaissement et de platitude qui souffle sur certains députés démocrates et fait courber leur front devant le premier Trousselard venu ?

Faudra-t-il en arriver pour représenter le peuple souverain, à cette soumission dégradante dont voudraient à peine des nègres ?

« Les mandants doivent commander, le mandataire n'a qu'à obéir. »

Si c'est à cette brillante théorie que doit aboutir le mandat législatif, s'il faut abdiquer toute indépendance et toute dignité pour trouver grâce et merci devant des électeurs, mieux vaut être leur décrioteur que leur député.

Cirer m'sieu ! Il est moins humiliant d'offrir sa boîte et ses coups de brosse, pour deux sous, que de venir la tête penchée, l'œil craintif et l'oreille basse, faire des déclarations d'une servilité écoeurante à des gaillards qui vous crient à la sortie : Hue le bourgeois !

Car ne vous y trompez pas, en dépit de toutes les humiliations et de toutes les bassesses, ces électeurs vous méprisent au fond, beaucoup plus qu'ils ne méprisent le décrioteur.

refuser à sa Muse, pas même les vers de dix-huit pieds.

Ajoutons que la politique étant l'art des transactions, il faut toujours savoir mettre un peu d'eau dans son vin. Demandez à Gambetta.

Comme bain, l'eau est non moins indispensable. Elle assainit, rafraîchit, fortifie ; il est excellent du reste de savoir plonger et piquer des têtes, sans que l'on vous tende la perche.

Combien de ministres et d'hommes d'Etat ne doivent-ils pas regretter aujourd'hui de n'avoir jamais appris à nager ?

Quant aux douches, tout le monde connaît le rôle important qu'elles jouent dans les traitements hydrothérapiques.

Puis nous allons, plus la nécessité s'en fait sentir, et sans les douches il y a longtemps que les Bandry-d'Asson et les Gavarde ne seraient plus de ce monde.

Le Chapitre des Excès

L'excès est l'ennemi de l'homme ; ennemi danzereux, insidieux, perfide, qui se présente à lui sous les dehors les plus séduisants, pour mieux dévorer sa proie.

Méfiez-vous, ô sénateurs, méfiez-vous ô députés et ministres des excès de tout genre ! Excès de table (nous en avons parlé) qui con lui-ent droit à l'indigestion ;

Excès d'ambition qui minent le tempéra-

Il vous méprisent, pour ne savoir conserver devant eux ni dignité ni orgueil, ils vous méprisent dans votre aplatissement même.

Les députés sont nos commis, — telle est la théorie du mandat impératif dans toute sa beauté... M. Henri Maret en fait plus que des commis, il en fait des esclaves et des chiens couchants.

Et cela au nom du peuple, au nom des principes démocratiques, au nom de cette égalité qui nous a fait abattre les privilèges, la noblesse et l'absolutisme d'un monarque.

N'est-ce pas une dérision ?

Quel privilège plus abusif en effet, quel absolutisme plus écrasant que celui de ces électeurs souverains et autocrates, auxquels un pauvre diable de député obéit comme un roquet ?

Et que sont les courtoiseries d'antan, auprès des platitudes démagogiques d'aujourd'hui ?

Si vous refusez de vous incliner devant un sceptre, est-ce pour vous humilier devant un gourdin ? Si vous répugnez à baiser une mule papale, est-ce pour lécher une savate ?

Disons-le franchement, de pareilles platitudes vous donnent des haut le cœur, et l'on en arrive à se demander si après le député officiel, nous en sommes réduits à descendre au député-caniche.

M. OUSTRY A PARIS

L'entrée de M. Oustry à Paris a été moins brillante que celle d'Alexandre à Babylone.

Le conseil municipal avait négligé de dresser des arcs de triomphe au successeur de M. Floquet et de jeter des fleurs sous ses pas.

On peut même dire que sa réception au Luxembourg fut des moins cordiales, et peu s'en est fallu qu'elle ne devint absolument discourtoise.

Sans parler des interruptions au moins inconvenantes des membres hérissés du conseil, son président M. de Bouteiller ne s'est pas fait le moindre scrupule d'exprimer au nouveau préfet le dédain qu'il éprouvait pour ses origines provinciales, et en dépit de quelques artifices de langage le discours du président autonome signifiait clairement : Vous êtes un intrus !

On voit que si l'affabilité et la politesse française disparaissent de ce monde, on ne les retrouvera pas chez les élus de la capitale.

Ceci dit, M. Oustry était-il réellement bien le préfet qu'il fallait à Paris ?

Nous en doutons un peu, et peut-être commence-t-il à en douter lui-même.

Nous craignons, en effet, qu'il manque un peu de dehors et de prestige pour les Parisiens amateurs de pose, de blague et d'apparat.

Les allures simples, bourgeoises et un peu lourdes de M. Oustry conviennent peut-être mieux au tempérament de la province qu'à celui du boulevard, et déjà les remarques désobligeantes vont leur train.

Assurément M. Oustry peut sortir à son avantage de cette impression défavorable, et nous aimons à croire que son intelligence, son caractère et sa finesse native y suffiront.

ment, fatiguent le cerveau et vous disposent à l'hypocondrie ;

Excès oratoires, qui tarissent les glandes salivaires, provoquent des maladies de larynx et des extinctions de voix.

Excès de far-nien-e qui engourdissent les membres, abrutissent l'esprit, et vous exposent à la paralysie physique et intellectuelle ;

Excès de colère... gare à l'apoplexie et au petit local !

Enfin, excès de... mais non, tous nos honorables sont des hommes vertueux, dignes de voir lever l'aurore.

Il n'y a donc rien à craindre de ce côté ; en tout cas consulter les spécialistes.

Soins de Propreté

Indépendamment des abutions quotidiennes qui s'imposent à tout homme soucieux de sa dignité, — il importe d'éviter les contacts salissants.

Il y a, par exemple, certaines mains que l'on ne doit jamais toucher...

N'insistons pas sur ce sujet délicat, et bornons-nous à recommander à nos représentants de surveiller leur linge sale.

Il ne manque guère, par les kracks qui courent, et nous trouvons qu'à la Chambre comme au Sénat on est vraiment trop avare de lessives.

L. LECLAIR.

Seulement n'eût-il pas mieux valu, pour lui, rester dans sa bonne ville de Lyon où il était attaché par de nombreux rubans, plutôt que d'aller se fourvoyer dans la ménagerie du Luxembourg, d'où il risque de ne pas sortir intact.

Quant à la question de mairie centrale qui échauffe tous les édiles de Luxembourg, et qui est la pomme de discorde entre le préfet et le conseil, il nous semble que le représentant du gouvernement aurait un moyen bien simple de se tirer de ce pas difficile.

Il n'a qu'à répondre à M. de Bouteiller et à ses amis : Vous me demandez la mairie centrale, mais cela ne dépend pas de moi ! Je ne l'ai pas dans mes poches, votre mairie centrale, je ne l'apporte pas dans mes bagages. Adressez-vous à qui la possède et à qui en dispose.

Vous avez quarante députés à la Chambre, c'est à eux qu'il appartient de prendre l'initiative de cette réforme et de l'obtenir de la majorité.

Mais à moi simple préfet, qui n'étant ni député, ni sénateur, n'ai pas même un bulletin de vote à jeter dans le débat, me demander la mairie centrale, autant vaut demander la lune...

Où nous nous trompons fort, ou cette réponse que l'on pourrait entendre de quelques circonflexions, serait de nature à convaincre tous ceux des consillers Parisiens qui ne sont pas absolument brouillés avec la logique et le sens commun.

En attendant, M. Oustry est dans ses petits souliers, et le temps n'est peut-être pas éloigné où il regrettera les chaussures lyonnaises.

L'ÉDUCATION INTÉGRALE

— Comment dites-vous ?
— Je dis l'éducation intégrale.
— Qu'est-ce encore que cette nouvelle mécanique ?

— C'est l'éducation telle que la conçoit M. Clémenceau.

— Fort bien. Quelle différence y a-t-il entre l'éducation intégrale et l'éducation laïque obligatoire et gratuite ?

— Il n'y en a pas.

— Alors pourquoi ce nouveau vocable ?

— Pour piper les badauds, mon cher monsieur. Lorsqu'on se pose en prophète des imbéciles, il faut leur donner de la pâte et l'on sait qu'ils se lassent vite de ce qu'on leur met sous la dent. Rien de pénible et de périlleux comme ce métier de drompeur de la populace ; on finit par être mangé, un jour ou l'autre, quand la bête fauve se fatigue d'un pâté d'anguille aussi creux que monotone. M. Clémenceau en a fait récemment l'épreuve, M. Maret tout. Ils ont beau dire à leurs aimables électeurs : intrinséquant vous êtes beaux, intrinséquant, vous êtes grands, nobles, généreux, vous représentez le progrès et nous allons manger ensemble la bourgeoisie, les repus, les satisfaits et tout ce qui ne communiera pas avec nous, sous les espèces de la mairie centrale et du comité de salut public, — les aimables électeurs voient toujours le même menu affiché sur les prospectus, mais ce tableau plein de promesses ne leur suffit pas éternellement.

Cher Clémenceau, on désespère

Alors qu'on espère toujours

Et alors le cher Clémenceau bien empêché de servir le menu sonné, trompe la faim de la ménagerie en faisant luire d'autres mets encore plus succulents et encore plus problématiques.

Hier donc, c'était l'éducation intégrale qui avait l'honneur d'être servie à l'intranséquence parisienne, et en leur qualité de badauds badaudant, ces messieurs se sont presque déclarés satisfaits. Grâce à l'éducation intégrale, ils ont fait crédit à M. Clémenceau de la poule au pot qu'il donnera... à sa semence prochaine, au noble peuple de Paris. Pour le moment on se contentera de l'éducation intégrale.

Mais qu'est-ce donc, une bonne fois pour toutes, qu'une éducation là ?

— Ce n'est absolument rien qu'un mot ronflant.

— Et ça leur suffit pour être heureux ?

— Certainement.

— C'est inouï !

— Comment inouï ? — Pourriez-vous me dire ce que signifie autonomie, fédération, collectivisme, possibilisme et autres barbarismes à l'usage des snobs de la démocratie française ? C'est cependant grâce à eux que de simples farceurs sont arrivés à de fort jolies situations électorales en attendant qu'un plus malin les ait détournés avec un vocabulaire encore plus creux et plus ronflant.

— Alors vous croyez que M. Clémenceau...

— M. Clémenceau ? Il a attaché à la queue de son chien la casserole de l'éducation intégrale ; mais la casserole ne résistera pas longtemps.

— Eh bien il la remplacera par une autre.

— Vous venez de tirer la moralité de cette aventure.

FEUILLES VOLANTES

Notre bonne ville de Lyon a fait maison nette.

Nouveau préfet, nouveau procureur général, nouveau procureur de la République, que de déménagements et d'installations !

Pendant que M. Oustry transporte ses meubles et son uniforme au Pavillon de Flore, M. Montaubin va s'asseoir à la Cour de Limoges, et M. Candellé-Bayle ajoute un galon à sa toque de procureur de la République, en prenant le commandement en chef du parquet de Nîmes.

Tout cela est fort bien, pour ces messieurs, et nous nous garderons de critiquer un avancement justifié par des mérites divers.

Il reste à savoir si le ministère a été bien inspiré en changeant simultanément les trois chefs de nos administrations préfectorales et judiciaires.

Nous nous permettrons d'en douter, et l'intérêt bien entendu des services publics eût exigé, ce nous semble, que l'on évitât toutes ces mutations en bloc.

D'autant plus que ce ne sont ni les affaires, ni les préoccupations, qui manquent pour le quart d'heure.

Il y a des instructions commencées, des enquêtes à poursuivre, des recherches à faire, des mesures de surveillance et de sécurité à prendre vis-à-vis de la bande anarchiste, — c'est-à-dire ce moment qu'on va choisir pour déplacer tous les principaux fonctionnaires d'une ville inquiète et troublée ?

Certes, nous ne mettons pas en doute la capacité et le zèle de leurs successeurs, mais ces messieurs sont à peine arrivés, et quelles que soient leur activité et leur intelligence, comment voulez-vous qu'ils débottent ils se mettent au courant de faits, d'incidents et d'actes dont ils n'ont pas la moindre notion ?

Supposez qu'une complication surgisse, qu'un mouvement éclate, qu'un semblant d'émeute se manifeste, ces suppositions ne sont pas invraisemblables par les malandrins qui courent, dans quelle situation se trouveraient un département et une grande ville, privées à la fois de préfet, de procureur général et de procureur de la République ?

Il y a les secrétaires généraux, dira-t-on, et les substituts... Sans doute, mais tout le monde sait ce que vaut l'initiative d'un fonctionnaire en sous-ordre.

An total, rien ne s'est passé de grave à Lyon, pendant cet interrègne, car la manifestation de jeudi sur la place des Terreaux, ne présentait aucun caractère tragique. Le nouveau préfet aussi bien que les nouveaux procureurs, ont donc pu faire leur entrée sans trouver de révolution ni d'émeute dans les rues, — mais puisque gouverner c'est prévoir, il est permis de trouver qu'en cette occurrence, le gouvernement a manqué de prévoyance.

Pendant que les harangueurs de la salle de la Perle voyaient piteusement échouer leur manifestation, M. Massicault, notre nouveau préfet recevait à l'Hôtel de Ville les autorités civiles et militaires du département.

L'entrevue, a été de part et d'autre, des plus cortiales, et en réponse au salut de bienvenue de la municipalité présentée par M. le Maire Gailleton, M. Massicault a exprimé son intention formelle de ne pas sacrifier la sécurité publique aux entreprises des malfaiteurs de l'anarchie. — Cette fermeté est de bonne augure. Pour que la République vive et produise les réformes fécondes que l'on attend d'elle, il importe, avant tout, de la débarrasser des greins de bas étage qui la déshonorent, et M. Massicault peut-être assuré que dans cette œuvre d'assainissement nécessaire, il trouvera à Lyon le concours de tous les républicains sincères et de tous les honnêtes gens.

L'Exposition permanente des Beaux-Arts nous annonce que l'on pourra admirer prochainement dans sa galerie, rue Bourbon, 38, cinq tableaux du célèbre peintre viennois Hans M. Karl.

C'est une bonne fortune pour le public lyonnais, et aussi pour l'Exposition permanente des Beaux-Arts qui se conduisait un peu trop en honnête fille, ne sachant point faire parler d'elle.

Assassinat à Bron, agression à Saint-Germain avec tentative de viol, meurtre par ci, coup de couteau par là... Nous en revenons à notre vieux refrain : A quand la loi sur les récidivistes ?

Nous avons lu que plusieurs députés, dont M. Chavanne député du Rhône, étaient allés demander à M. Ducloux s'il s'occupait de la question — du Tonkin !

Le Tonkin c'est parfait, et le Tonkin nous intéresse, mais nous ne savons pas le souci de notre sécurité et de notre peau.

Notre vie d'abord, le Tonkin après.

Les Evêques Journalistes

Voilà un épilogue bien inattendu de l'aventure de M. Magnard et Mirbeau avec tous les comédiens de France et de Navarre. C'est monseigneur Guilbert qui — implicitement — a porté le dernier coup aux infortunés journalistes, en leur servant un plat de sa façon. Ah ! tu les attaques les comédiens, tu attaques les évêques, tu attaques tout le monde, van ! voilà pour te faire tenir en repos. Et Mirbeau-Labruyère a été continué par Guilbert-Théophraste, qui a fait gémir la presse (la presse bien pensante surtout) par une étude philo ophique, critique et physiologique du journaliste sur l'air bien connu :

Les journalistes c'est d'la canaille
et les journaux c'est d'la poison !

Vertuchoux ! comme auraient dit nos respectables aïeules, si nous avions la chance de remonter aux marquises de la régence, vertuchoux ! il le prend de haut, monseigneur l'évêque et il fouaille les journalistes de la belle façon !

Je sais bien que son Eminence s'occupe spécialement des pieux publicistes qui font à l'épiscopat une concurrence déloyale, en commentant les dogmes à leur façon et en donnant volontiers sur les doigts des prélats qui ne sont pas de leur avis touchant la grâce efficiente et le probabilisme...

Mais enfin, il s'attaque à la corporation représentée par ses membres les plus pieux. Ceux qu'il frappe ce sont nos saints : saint Veillot, saint Chéron, saint Mayol de Luppé, saint Pommier. Nos gloires sont vilipendées. Et quoique en dehors de la querelle, nous ne pouvons nous empêcher de gémir et de protester.

Et puis, c'est bien tôt dit : les journalistes c'est de la canaille ! Mais pourquoi donc l'épiscopat s'est-il lancé dans le journalisme avec un enthousiasme au moins singulier ?

O ingrates éminences ! n'est-ce pas à ce journalisme conspué aujourd'hui par vous, que vous devez votre popularité en ce monde, comme vous lui devez votre sanctification dans l'autre ? N'est-ce pas par lui que vous aurez combattu le bon combat, mieux que par vos exemples apostoliques et vos prédications à huis clos ?

Qu'était-ce que Mgr Dupanloup ? un fougueux polémiste qui troussait son premier-politique comme pas un, et s'attrapait avec son ennemi Veillot comme l'Apollon Musclé s'attrapait avec le beau Modèle parisien, à la grande joie de la galerie qui applaudissait après les passes les plus brillantes.

Qu'est-ce que Mgr Freppel ? sinon un journaliste amoureux de son art et expert en la science de l'éreintement. Qu'est-ce que Mgr Perraud d'Autun, M. Guilbert de Paris et Mgr Guilbert lui-même ?

Des journalistes, de simples journalistes ayant l'esprit et le langage spéciaux à notre vile corporation, et passant leur temps à journaliser *ad majorem dei gloriam*, tout comme Saint-Genest et Morimbeau des Houx.

Alors pourquoi crier raca à des confrères ? Pourquoi le prendre de si haut contre des concurrents et des rivaux qui ne sont pas sans talent ; Mgr Guilbert et ses collègues en savent quelque chose.

Il vaudrait bien mieux débayer la question de toutes ces équivoques qui ne trompent plus personne.

Les journalistes sont ils ces animaux malfaisants dont parle l'évêque — dans un très joli article de journal ? Alors que l'épiscopat se garde de faire gémir la presse et que M. Guilbert et ses collègues ne confectonnaient plus de copie pour le premier-Paris de leurs organes officiels !

Ou bien faites nous des excuses, cher confrères, et entrez dans le syndicat ! A nous mieux connaître, vous verrez bien vite que nous ne sommes pas si gredins qu'on vous l'a fait accroire...

Votre charité chrétienne s'en réjouira d'autant.

LA BALLADE

DE

LOUISE MICHEL

Plaignons l'infortunée Louise Michel !

Cette antique vierge de l'anarchie vivait au milieu des joies du triomphe oratoire. On disait qu'elle était folle, mais on ne la gérait pas dans l'exercice de ses insanités. Aucune camisole de force, pas d'ombre d'une douche ! Louise Michel prophétisait à jet continu, Louise Michel était heureuse. Ça n'a guère duré.

Plaignons l'infortunée Louise Michel !

Elle était d'hord communarde, — il faut un commencement à tout — puis sa vertu

grandit en même temps que ses rides. Elle passa du socialisme révolutionnaire au communisme plus révolutionnaire, de ce collectivisme à la bienheureuse anarchie ! C'est par le pétrole que la grande citoyenne avait débuté, c'est par la dynamite qu'elle comptait finir. — C'est par un pied de table que s'est terminée l'aventure. — Versons un pleur !

Plaignons l'infortunée Louise Michel !

Cette juive errante de l'anarchie a voulu, pareille à son ancêtre qui passa à Bruxelles en Brabant, porter la bonne nouvelle aux bourgeois de Gand. Ces bourgeois de Gand ont houspillé Louise Michel ; Louise Michel a courbé la tête devant l'orage, et comme on dit vulgairement, s'est déguisée en cerf. Ce Waterloo pour elle, a précédé la retraite de Belgique. Cette femme est le Napoléon du pétrole. Pourvu que son Saint-Hél ne ne soit pas situé sous les latitudes désagréables de la Nouvelle-Calédonie.

Plaignons l'infortunée Louise Michel !

Elle est laide, elle est vieille, elle est folle c'est vrai, mais elle croit que c'est arrivé, et son échec belge la rend malheureuse, avez-vous.

Rien à faire dans ce pays de faro et de flamands lymphatiques. D'autre part, aller à Lyon ? On arrête ces messieurs les dynamiteurs qui exposent purement et simplement leurs théories politiques. Retourner à Paris ? les Parisiens ont passé à une autre étoile comique, et pas plus Louise Michel que Chaillier le petit bossu, ou Libert, ne résistent à deux saisons de triomphes. Il n'y a donc plus rien à faire ?

Si, offrir sa main à Bordat, et comme Paule Minck, enfanter un petit Lucifer qui sera tout le portrait de son père.

Mais alors, elle ne sera plus la vierge de l'anarchie...

Plaignons l'infortunée Louise Michel !

THEATRES

Théâtre Bellecour. — Si les Célestins font peu parler d'eux, imitant en cela les théâtres lyriques qui n'ont pas d'histoire et se contentent d'avoir des recettes superbes, par contre, le théâtre Bellecour s'agit, *quarrens quem devoret*. La *Fille de madame Angot* n'avait pu résister à la bombe de nos glorieux anarchistes. Vite on s'est empressé de monter la *Petite Mariée*.

Peut-être eût-il mieux fait de répéter quelques jours de plus. Quoiqu'il en soit, les deux excellents premiers sujets de ce théâtre ont fait merveille. M^{me} Mary Albert et Marcelin font un charmant couple plein d'esprit, de gaieté de bonne grâce et de talent. Leur succès, cela va sans dire, a été complet. Celui de leurs partenaires a été plus anodin. Nous avons retrouvé là une vieille connaissance du Grand-Théâtre, M. Arsandeau, qui chantait ici le *Barbier de Séville*. Rome alors admirait ses vertus... Aujourd'hui la belle voix d'antan a disparu... *Eheu ! fugaces*... Le reste ne vaut guère l'honneur d'être nommé, sauf une exception pour un étrange comédien qui, à défaut du plus mince talent, s'est permis à la première représentation, une piètre et inconvenante parodie d'une cérémonie religieuse. Ce sont là des parades qu'on ne se permet pas sur les théâtres propres et qu'on laisse aux Reliquaires de vogues. Nous ne croyons pas que l'accueil fait aux facéties anti-cléricales de cet intéressant monsieur l'ait encouragé à les répéter.

Les ensembles sont assez bien, et l'orchestre ne va pas mal, malgré le peu de répétitions consacrées à l'étude de cette opérette.

En somme, grand succès de M^{me} Mary Albert et de Marcelin, succès qui suffiront, nous l'espérons, à assurer celui de cette reprise.

Le lendemain de la première représentation de la *Petite Mariée*, une troupe de passage est venue représenter l'*Angelo* de Victor Hugo. On avait distribué force prospectus annonçant que M^{me} Méa de l'Odéon (connais pas) allait nous initier aux beautés d'une interprétation admirable. Sa sœur d'ailleurs (toujours dans les prospectus) imitait Sarah Bernhardt, mieux que Sarah Bernhardt elle-même ; un delire, quoi ! Alléchés par ces affirmations promesses, nous sommes allés deux ou trois douzaines de naïfs, applaudir ces artistes éminents que nous ne connaissions pas, en quoi nous nous jugeons imparadonnables.

Nous aurons mieux fait de rester chez nous. C'était lamentable et grotesque. Cela nous apprendra à nous laisser piper aux boniments des troupes de passage.

Nous apprenons, au dernier moment, que M. Teyssière céderait la direction de Bellecour à M. Blanc l'agitateur dramatique bien connu, et que ce dernier se serait, pour cette exaltation, associé à M. Maurel, l'ancien directeur du Gymnase et l'administrateur des Célestins sous le règne d'Aimé Gros. — Bonne chance à ces messieurs.

Les articles non signés sont de M. ALRIC.

